

comporte sans aucun doute sa part de vérité, il convient néanmoins de la nuancer : tout d'abord, l'évocation suétonienne du parc grandiose de la *domus aurea* est peu conforme à celle du fameux jardin d'Alkinoos, simple verger et potager ; ensuite, les fouilles de la maison dorée menées par une équipe franco-italienne, sous la direction de Françoise Villedieu, ont conduit en 2009 à la découverte et à la reconstitution du mécanisme de la salle à manger tournante mentionnée par Suétone (<<https://lejournal.cnrs.fr/videos/lincredable-salle-a-manger-tournante-de-neron>>). Ayant soutenu sa thèse précisément en 2009, L. Lefebvre n'aurait pas pu, à l'époque, faire référence à ces trouvailles exceptionnelles. Il est cependant regrettable qu'elle n'en ait pas tenu compte dans la version publiée de son travail. Elle se contente de dire, dans une note de bas de page (165, p. 122), que « la bibliographie relative à la *domus aurea* est immense » et de renvoyer à un ouvrage de 2003, paru « en dernier lieu » ! En dépit de ces remarques, le travail de L. Lefebvre apporte sans conteste sa pierre à l'édifice des connaissances relatives à un personnage qui n'a pas fini d'intriguer et de passionner. En fin de volume se trouvent diverses annexes (tableaux des crimes imputés à Néron, tableaux comparatifs des récits tardifs de la fin de Néron, arbre généalogique de Néron, extraits de textes antiques), une bibliographie et des index fort utiles.

Odile DE BRUYN

Philippe FLEURY, *De rebus bellicis. Sur les affaires militaires*. Texte établi, traduit et commenté par Ph. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXL-121 p. en partie doubles, 12 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 416). Prix : 49 €. ISBN 978-2-251-01476-0.

Le *De rebus bellicis* est un curieux opuscule dont on ne connaît pas l'auteur ; la date est très approximative, le contenu plutôt disparate, la finalité, pas très claire, les projets militaires plutôt fantaisistes. C'est dire que l'ouvrage fut diversement apprécié par un monde savant plus à l'aise avec des œuvres plus canoniques. Et pourtant... Philippe Fleury, dont on connaît l'apport décisif à l'édition et la tradition vitruvienne autant qu'à la reconnaissance de la compétence technique de l'Antiquité, nous convainc par son analyse serrée du texte et de son contenu que l'ouvrage vaut mieux que le relatif anonymat dans lequel on l'a tenu jusqu'ici et que les *machinae* proposées sont moins farfelues qu'il n'y paraît, même dans le cas de la liburne à propulsion bovine. Nous avons affaire « à un homme instruit, un lettré intelligent et conscient de l'être, qui veut être utile à l'État, non sur un plan idéologique, mais sur un plan pratique ». Si l'on a promené l'auteur sur deux siècles, Ph. Fleury s'arrête sur l'hypothèse la plus ancienne, faisant de Valentinien I<sup>er</sup> et de Valens les destinataires du traité. Notre anonyme, à la différence des Poliorcètes, envisage les problèmes de la défense de l'État globalement, touchant aux problèmes financiers et administratifs, à la maîtrise des dépenses, au financement des troupes, à la lutte contre la corruption et les fraudes, avant de dresser une liste de machines de guerre utiles à la défense de l'Empire. Sont donc décrits, parfois avec plus de conviction que de clarté, la baliste à quatre roues, le *tichodifrus*, protection mobile pour préparer les assauts, un bouclier offensif à pointes, des traits plombés, un char à faux relevable à traction simple ou double, une sous-armure, un pont d'outres, une baliste de rempart, une liburne à

bœufs, pour conclure à la nécessité de défendre les frontières contre les Barbares, mais aussi de les attaquer sur leur propre territoire, et de procéder à une réforme juridique. Ph. Fleury nous a habitués à des analyses et commentaires extrêmement complets, rigoureux, tant au plan philologique qu'historique. Le *De rebus bellicis* est de la même veine, accompagné d'une réflexion intéressante sur la notion d'innovation technique, un concept qui a été régulièrement mis en exergue depuis une trentaine d'années à propos de la technologie antique, et que l'auteur mesure ici au cas par cas. Il y a bien, tant au niveau de la gestion de l'armée que de l'armement, des innovations, ou en tout cas des idées, des engins ou des perfectionnements qu'on trouve ici mentionnés pour la première fois. Mais, comme ajoute l'éditeur, « l'innovation est peut-être aussi dans l'état d'esprit du texte, dans l'attitude à adopter face aux Barbares », un retour à une stratégie offensive. Les illustrations sont rares dans la Collection des Belles Lettres. Issues de la tradition manuscrite ou de dessins et maquettes de l'auteur, elles sont infiniment précieuses pour le lecteur. Seule la reconstitution du char à faux à un cheval ne m'a pas convaincu. C'est un détail.

Georges RAEPSAET

Charles E. MURGIA (†) & Robert A. KASTER, *Serviani in Vergili Aeneidos libros IX-XII commentarii*. Edited by C.E.M. (†). Completed and prepared for publication by R.A.K. Oxford, University Press, 2018. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, LXXII-558 p. (SOCIETY FOR CLASSICAL STUDIES). Prix : 107,50 £. ISBN 978-0-19-084956-6.

À la suite d'un séminaire consacré à Virgile que dirigeait, vers 1915, le professeur d'Harvard E.K. Rand, sept chercheurs américains (E.K. Rand lui-même, J.J.H. Savage, H.T. Smith, G.B. Waldrop, J.P. Elder, B.M. Peebles et A.F. Stocker) décidèrent d'entreprendre une nouvelle édition de Servius, placée sous le patronage de l'*American Philological Association* (voir E.K. Rand, *Une nouvelle édition de Servius*, *CRAI* 82 [1938], p. 311-324). Le projet démarra en 1930. Le travail préliminaire fut terminé avant la guerre. Toutefois, sur les cinq volumes initialement prévus, seuls deux virent le jour : en 1946 le volume II (*in Aen.* I-II), dirigé par E.K. Rand, et en 1965, le volume III (*in Aen.* III, IV et V), par les soins d'A.F. Stocker et A.H. Travis, qui avaient pris le relais après la mort de leur maître en 1945. Le volume I, qui devait fournir les commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, ne parut jamais, pas plus que les volumes IV et V, destinés à contenir le reste des commentaires à l'*Énéide*. L'*editio Harvardiana* s'arrêta donc en 1965. En 1975, Charles E. Murgia, qui avait la charge du volume V (*in Aen.* IX-XII), publia des *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts* (voir le c.r. de L. Holtz, *REL* 54 [1976], p. 377-378), mais le projet ne reprit pas vigueur. En 2004 eut lieu, à San Francisco, une table ronde (*Whither the ARA/Harvard Servius?*), qui regroupait C. Damon, C.E. Murgia, J. Zetzel, R. Thomas et R.A. Kaster, visant à raviver l'*editio Harvardiana*. À sa mort, en 2013, C.E. Murgia laissa un travail très avancé sur les chants IX-XII de l'*Énéide* exploitable pour la publication. Robert A. Kaster se chargea de le compléter et de l'éditer. L'édition d'Harvard de Servius est étroitement liée à la « Serviusfrage ». Les chercheurs ne s'accordent ni sur l'origine du texte de Servius, ni sur l'identité de son auteur. Le texte de Servius nous est parvenu sous deux